

1940-1942

Elise VOLLWEILER

Le cahier d'Elise

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 114 (mars 2009), p. 12 à 15.

Texte transmis par Théo Levi (voir le témoignage de son père Henri Levi), en provenance de sa belle famille Vollweiler. Ce témoignage est extrait du journal rédigé par Elise sur un petit cahier. Ce journal a été découvert à la libération du camp d'Auschwitz par les Américains. Il a ensuite été conservé aux USA par un organisme spécialisé, puis transmis en 1957 à Hanna Vollwediler, la fille d'Elise et Ludwig, qui l'a précieusement gardé pendant un demi siècle. En 2008, Liliane, la nièce d'Hanna, décide de le publier.

Ludwig et Elise Vollweiler sont internés à Gurs le 25 octobre 1940 en provenance du pays de Bade. Ils restent 22 mois enfermés au camp, avant d'être déportés le 6 août 1942.

Ils seront exterminés quelques jours après, à Auschwitz-Birkenau (convoi n° 18 de Drancy).

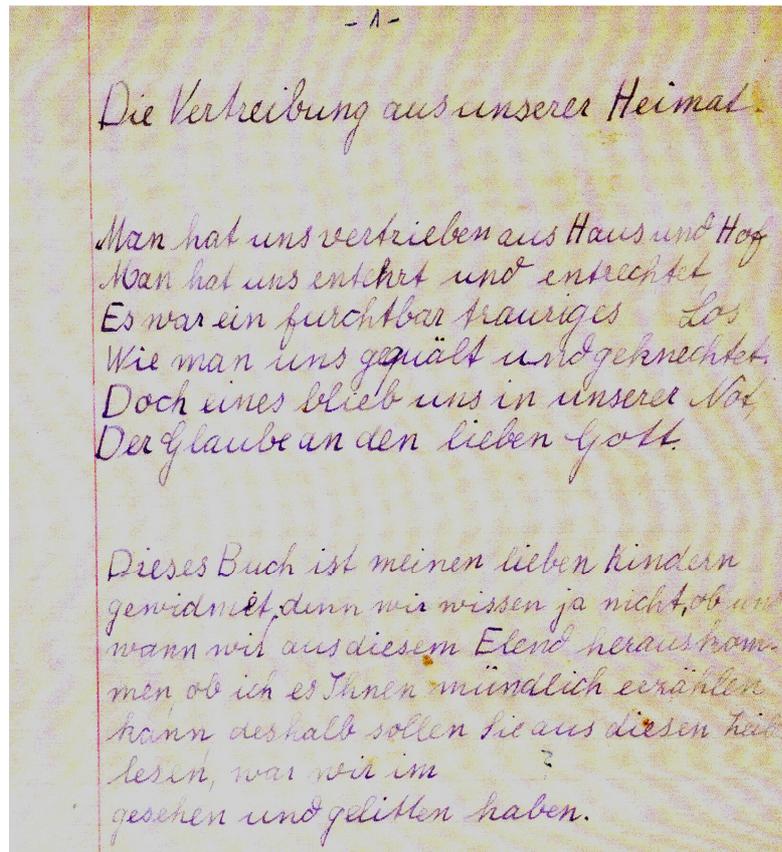
Il convient de préciser que, si Elise et Ludwig Vollweiler ont été déportés et exterminés, leurs deux enfants, Siegbert et Hanna, ont survécu. Hanna, en possession d'un passeport, avait en effet, toute seule, émigré en France dès septembre 1938, à l'âge de 24 ans ; son frère Siegbert l'avait ensuite rejointe. Par la suite, le frère et la sœur partirent vers les USA, où ils vécurent normalement, eurent de nombreux enfants et petits-enfants, parmi lesquel Liliane.



Elise et Ludwig Vollweiler au camp de Gurs (îlot I, baraque 16)

Le cahier commence par les mots suivants :

*L'expulsion de notre patrie.
On nous a expulsés de la maison et de la ferme.
On nous a avilis et privés de nos droits.
Ce fut un triste et terrifiant destin,
La façon dont on nous a torturés et réduits en esclavage.
Pourtant, dans notre détresse,
Nous avons gardé foi en notre cher Dieu.*



La première page du cahier d'Elise Vollweiler

Nous en extrayons les passages suivants, témoignages exceptionnels sur la déportation des juifs badois au camp de Gurs. Après avoir été arrêtés à leur domicile, dans la petite ville badoise de Schluchtern, Elise et Ludwig sont conduits jusqu'aux camions.

« Nous fûmes les derniers à monter dans le camion. Lorsque tout le monde fut assis, le départ fut ordonné, sous les huées des enfants. Nous nous regardions mutuellement, le visage consterné, sans pouvoir dire un mot. C'est seulement au moment du départ que j'ai constaté qu'outre les juifs de Schluchtern, il y avait aussi, dans un autre camion, les juifs de Gemmingen, eux aussi très consternés.

Malgré les bonnes relations que nous entretenions avec les paroissiens, nous n'eûmes droit à aucune manifestation de sympathie de leur part. Parmi les juifs de Gemmingen, se trouvait le vieux M. Oppenheimer, âgé de 84 ans, à moitié aveugle, le frère de Mme Kirchhausen, elle-même âgée de 88 ans. Ainsi nous abandonnions notre pays, nous étions désespérés, incapables de prononcer un seul mot.

(...) A notre arrivée à Heidelberg, on ne nous a pas remis nos bagages, mais on les a éparpillés dans les wagons d'un très long train de marchandises, qui nous attendait. Quant à nous, essentiellement des juifs venus du nord du pays de Bade et du Palatinat, on nous a rassemblés dans une salle, près de la gare, où on nous a fait signer un papier qui stipulait par décret que tous nos biens que nous avions laissés derrière nous, étaient propriété du Reich. Là, nous disions adieu à tout ce que nous possédions. Soudain, nous étions réduits à l'état de gueux. Beaucoup tentèrent de s'insurger, certains voulant des explications, et la plupart n'admettaient pas d'être mis devant le fait accompli. Ce qu'Hitler nous faisait là, avait été méthodiquement conçu.

Après ces formalités, on nous a trainés à la gare, non par l'entrée principale, mais par le lieu de passage des marchandises, complètement en retrait, d'ailleurs le train lui-même était sur une voie secondaire. Nous demandions sans cesse où on allait nous amener. Allions-nous vraiment en Pologne ? Beaucoup ne tenaient pas en place, trépignaient, s'agitaient, parce qu'ils s'inquiétaient de ne pas avoir d'argent.

Nous avons rencontré beaucoup de gens que nous connaissions et ainsi, nous nous sommes regroupés entre habitants de Schluchtern pour trouver un wagon qui ne soit pas trop bondé et rester ainsi ensemble. Donc nous sommes montés dans le même wagon et, en voyant ce mouvement de masse, nous nous sommes fait la réflexion : "Grand Dieu ! Quelle déportation ! Des vieillards, des adultes, des jeunes et même, des tout jeunes enfants !"

Dans notre wagon, il y avait une famille avec un bébé de trois semaines. Quelle peine et que de soucis pour ce petit être ! Beaucoup de personnes malades étaient déportées dans ce train. Il y en avait sur des civières ou sur des fauteuils roulants. Ils avaient une mine terreuse et si pitoyable que beaucoup d'gens pleuraient devant une telle cruauté. Ludwig, votre père, a rencontré des collègues de travail qui étaient avec leurs parents très âgés. Le père de l'un d'entre eux avait 92 ans. Non loin de nous, un soldat accompagnait ses beaux-parents sur le quai. C'était un Aryen et ils insistaient pour qu'il ne se fasse pas remarquer. Et vraiment il disait à quiconque qui lui demandait ce qu'il faisait là : "Ce sont mes beaux-parents". Lorsqu'ils se sont dit adieu, le soldat aryen s'est exclamé : "C'est une bien pauvre victoire d'Hitler !"

Le train resta en gare longtemps à Heidelberg et ce n'est qu'à deux heures du matin environ qu'il est parti. Alors commencèrent toutes les spéculations sur sa destination. La plupart pensaient que c'était la Pologne, mais quelques-uns affirmaient qu'ils savaient exactement que c'était le sud de la France. Était-ce possible ?

(...) A Karlsruhe, on fit monter dans les wagons disponibles encore d'autres personnes, qui s'ajoutèrent à nous. (...) Tous les juifs de la région de Bade et des villes avoisinantes avaient été rassemblés et embarqués. Vers midi, nous sommes arrivés à Mulhouse, ensuite nous avons franchi le Rhin et nous avons traversé des zones d'affrontement. Là, ce n'était pas comme dans les villes du pays de Bade, où nous devions laisser les fenêtres fermées. Au contraire, elles devaient toutes être maintenues baissées, même celles des toilettes, et ensuite, cela a commencé. Des soldats et des SA ont parcouru le train en hurlant : "Quiconque possède plus de cent marks sur lui est tenu de les remettre aux autorités allemandes, sous peine d'être fusillé". Ce terme "fusillé" hurlé sur un tel ton, ne pouvait qu'inspirer la terreur. Beaucoup se sont débarrassés de leur argent et beaucoup disaient qu'ils n'avaient pas cent marks sur eux, alors comme nous en avions un peu plus, j'ai donné à ceux qui en manquaient pour qu'ils atteignent ces cent marks. Et il y avait toujours

ces soldats qui allaient d'un bout à l'autre du train, faisant résonner leurs menaces d'exécution. (...) Lors des haltes suivantes, ce fut la même scène qui se répéta avec les menaces d'exécution. Comme j'avais apporté l'argent de la communauté juive dont j'étais la trésorière, je m'en débarrassais aussi.

En l'espace d'un peu plus d'un an, j'avais cousu 400 marks dans ma gaine, en cas de nécessité. J'étais si désemparée et dans une telle détresse que je ne savais pas quoi faire. Pour mes enfants, ne devais-je pas concevoir que je risquais de me faire fusiller pour 400 marks ! Ils ne me le pardonneraient pas. J'allais aux toilettes et j'arrachai la petite bourse qui contenait l'argent.

(...) Le train poursuivit sa route et les pauvres gens devenaient affamés et souffraient encore plus de la soif. Où pourrions-nous avoir de l'eau ? C'était notre obsession ! Tout le monde avait faim et soif mais nous supportions notre mal avec résignation et patience, c'est pourquoi, il n'y avait pas de plaintes, bien que la soif se fit cruellement sentir dans l'air fétide et étouffant du wagon.

Nous arrivâmes à proximité de la zone libre. Lorsque le train s'est arrêté, nous avons eu la chance d'apostropher un Français qui se trouvait dans la gare et de lui demander de nous remplir une, ou deux bouteilles d'eau. Le temps qu'il revienne, le train démarrait et rares sont ceux qui ont pu obtenir de l'eau. Nous avons vu combien les Français ont été surpris à notre arrivée. Dans l'une des dernières gares où nous nous sommes arrêtés, un soldat est encore passé dans le train en criant : "A la prochaine halte, tout le monde sera fouillé de la tête aux pieds. Quiconque sera pris en possession d'argent sera exécuté sans autre forme d'égards." Personne n'avait à se défaire de quoi que ce soit vu que nous nous étions déjà débarrassés de tout, tant nous avions peur. La fouille n'eut pas lieu, la menace d'exécution avait suffisamment terrorisé les gens pour les inciter presque tous à remettre leur argent.

Le train roula encore et encore et soudain, on n'aperçut plus de soldats allemands et le train s'arrêta la nuit de manière tout à fait inattendue, à Lyon. Tout le monde fut soulagé. Quelques-uns se sont évadés du train, votre père voulait en faire autant, mais je n'étais pas d'accord et je l'ai si souvent amèrement regretté par la suite. J'avais peur qu'il lui arrive quelque chose et si je devais, moi aussi, partir avec lui, il me fallait renoncer à tous nos bagages, car on ne nous les avait pas rendus à Heidelberg, on nous avait dit qu'on nous les donnerait dans le train, qu'ils nous seraient remis lorsque nous arriverions à destination. Avant tout, j'écrivis deux cartes à mes enfants, qui ne sont jamais arrivées.

(...) Malgré cette triste situation, presque tout le monde gardait le moral. Beaucoup disaient : "Qu'avons-nous encore à perdre ? Il ne nous reste plus que la vie." A nouveau la soif et la faim nous tenaillèrent, quelques-uns parvinrent, au début, à calmer leur manque d'eau. Dans l'une des stations où le train s'arrêta, de braves gens nous en apportèrent.

(...) Nous continuâmes à rouler toujours plus loin. Deux nuits avaient passé. Dormir, il ne fallait pas y songer, et se laver non plus. Tout le monde était très fatigué et beaucoup de gens perdaient connaissance, et plus chez les jeunes que chez les personnes âgées. Nous passâmes par Toulouse, Pau et, le jour suivant, le train s'arrêta à Oloron, à l'aube.

A Oloron, on nous a fait descendre du train à onze heures et c'est une marée humaine qui se déversa de ce long train. La grande place, devant la gare, était recouverte par une foule compacte, il y avait des camions qui nous y attendaient. Si on voulait de la soupe, on pouvait en avoir à la gare, moyennant un franc. Là, nous avons dû attendre sous une pluie battante qu'ici et là les camions viennent sur la place pour nous convoyer à notre destination finale. Toute la journée, on déporta des juifs, d'Oloron vers le camp de Gurs et même samedi, car les trains roulaient sans relâche, emportant les gens du Palatinat et du Bade.

Je dois dire que je ne m'étais pas représenté la France telle qu'elle m'apparaissait désormais. A l'école ou plus tard, dans la vie quotidienne ou dans les journaux, on n'avait

jamais évoqué la beauté de la France. Mais à, présent, durant mon voyage, j'avais pu admirer des endroits bien entretenus, des villes avec des bâtiments modernes, avec de belles villas et de magnifiques constructions. Les champs et les jardins étaient soignés et tout était bien cultivé. Ce n'est que dans les zones où la guerre sévissait, sur le Rhin, et dans celle où nous nous rendions à présent, aux alentours du camp de Gurs que les champs étaient à l'abandon, que l'on n'apercevait pas de jardins, mais seulement des étendues monotones, dépourvues d'habitations, si ce n'est des baraquements et toujours des baraquements, où devaient s'entasser des dizaines de milliers de juifs que l'on avait déportés du Palatinat et de la région du Bade.

A l'image de cette désolation, notre moral fut désormais au plus bas ; de même que notre nourriture s'appauvrissait. Ainsi allait-il en être de la nouvelle existence que nous devions mener ici. (...) »

Elise Vollweiler